

— LA —

SEMAINE RELIGIEUSE

— DE MONTREAL —

SONNAIRE

I Au prône. — II Offices de l'Eglise. — III Titulaires d'églises paroissiales. — IV Correspondance romaine. — V Le carême à Montréal : 10 A la Cathédrale ; 20 à Notre-Dame. — VI En France : L'œuvre des persécuteurs. — VII Prières des Quarante-Heures. — VIII La Saint-Thomas d'Aquin au grand-séminaire.

AU PRONE

Le dimanche, 22 mars

On annonce :

La fête et la solennité de l'Annonciation ;

Dans le dioc. de Montréal, l'annivers. de l'élection de Mgr l'archevêque.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 22 mars

Messes basses partout et messe chantée dans les chapelles semi-publiques :

Messe du III dim. du Carême (1), *semi-double privil.* ; 2^e or. *A cunctis*, 3^e *Omnipotens* ; préf. du Carême.

Messe chantée dans les églises et chapelles publiques :

De S. JOSEPH, comme au 19 mars, *double de 1^e cl.* ; mém. du 3^e dim du Carême ; préf. du Carême ; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. de S. Thuribe et du dim.

TITULAIRES D'ÉGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 29 mars

Comme la solennité de l'Annonciation qu'on fait en ce jour exclut tout autre office non privilégié, (Rubr. génér. du brév., titre x, n. 1), on ne peut en ce jour, chanter aucune messe de titulaire (Rubr. génér. du missel, titre vi ; décret génér. du 2 déc. 1896, III, n. 3754). J. S.

(1) Voir le No du 25 février 1907.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 20 février 1908.

LE printemps qui s'approche et le carnaval qui commencent sont deux coïncidences peu favorables aux affaires, aussi il n'y a aucune nouvelle à l'horizon.

— Le pape ne laisse pas en paix les modernistes et les oblige ou à se rétracter ou à sortir de l'Église. L'abbé Loisy, le père de ce qu'on a appelé le loysisme, après avoir gardé longtemps le silence, a publié un petit livre où il maintient contre le pape et l'Église tout ce qu'il a écrit. Il est par conséquent excommunié *ipso facto* ; et, chose qui montre son inconscience, il s'en plaint. Les journaux même non catholiques ont relevé cette contradiction. Pourquoi vous plaignez-vous que l'on vous interdise de célébrer la sainte messe si vous ne croyez pas à la divinité de Notre-Seigneur ? L'abbé Loisy n'a point compris. Dans une entrevue publiée dans le *Matin*, il a proféré contre Notre-Seigneur des blasphèmes horribles, niant sa divinité, sa résurrection et affirmant que le corps du supplicié Jésus a été jeté à la fosse commune, d'où il n'est jamais sorti. Il a survécu dans le souvenir et dans le cœur de ses disciples, et c'est à cause de cela qu'on le dit ressuscité.

— Cette brochure du père des modernistes et cet interview sont venus à leur heure et nous devons remercier Dieu de les avoir permis. M. Loisy a complètement abandonné la foi catholique, il s'est dressé contre l'Église, et comme Satan dont il relève, a dit *non serviam*. On savait bien qu'il le pensait, pour ma part je suis heureux qu'il l'ait dit publiquement. Il a dissipé tous les équivoques, déchiré tous les voiles ; il ne reste plus de l'abbé Loisy qu'un hérésiarque orgueilleux. Or de

tous les défauts, le moins sympathique est l'orgueil. C'est aussi le plus répandu, mais pas heureusement à la dose que possède l'abbé parisien.

— Nous avons eu aussi le cas Ehrhard. Ce prélat est un prêtre du diocèse de Strasbourg, actuellement âgé de 46 ans, et professeur d'histoire ecclésiastique et de patrologie à l'université de Strasbourg. Nommé prélat de Sa Sainteté par Léon XIII en 1901, son enseignement était bien un peu flottant, indécis sur des points où il aurait dû se prononcer sans hésitation, mais enfin n'avait point donné lieu encore à de sérieuses plaintes. L'encyclique *Pascendi* semble avoir la vertu de faire sortir à la surface le mauvais venin du modernisme et par conséquent de déceler le mal. Mgr Ehrhard n'y échappa point et partit en guerre contre l'encyclique *Pascendi*. Averti par son évêque, Mgr Ehrhard fit une réparation que l'*Osservatore Romano* qualifie d'assez satisfaisante ; mais elle n'était pas telle que le pape pût user d'indulgence. Au premier moment, il avait donné l'ordre de rayer des prélats de sa cour le professeur strasbourgeois ; après la réparation, on demanda sa réintégration, mais le Souverain-Pontife a refusé pour le moment, espérant cependant que la conduite de l'abbé Ehrhard sera telle qu'elle lui permettra de le réinscrire à nouveau dans les listes de ses prélats. Mais, car on ne pense pas à tout, la *Gerarchia* vient de paraître et contient encore le nom du professeur rayé des cadres ; et l'*Osservatore Romano* est obligé d'expliquer que l'avis de radiation est venu pendant que la publication était en cours d'impression.

— On discute en ce moment à la Chambre italienne la grosse question de l'enseignement religieux dans les écoles. Celui-ci avait été réglé sous le ministère Cavour, l'auteur de la formule *Chiesa libera in libero Stato*. Et jamais Cavour n'avait vu une

contradiction entre cette formule et l'enseignement religieux dans les écoles. Il l'assura même par la loi Casati qui déterminait l'obligation de l'enseignement religieux du catéchisme.

— Les socialistes républicains et francs-maçons, ont d'abord fait enlever l'enseignement religieux des écoles secondaires de l'État pour lesquelles la loi Casati n'avait rien prévu. Les Écoles normales fournissaient donc des maîtres qui devaient enseigner la religion catholique bien que dans leur formation pédagogique ils n'en eussent jamais entendu parler. Malgré cette défectuosité, les choses marchaient en Italie. Mais on veut maintenant arracher la foi à la jeunesse ; et ce sont les socialistes républicains qui ont porté la question à la Chambre, grâce à la connivence du ministre de l'Instruction publique, M. Rava, qui est un franc-maçon notoire. Je ne veux point préjuger ce que sera le verdict de la Chambre, prise entre le projet du gouvernement d'une part, la motion sectaire de l'autre et les pressions des pères de familles qui sont électeurs et demandent le maintien de la loi Casati. Il y a cependant quelque chose d'étrange à voir le président du Conseil organiser, sous prétexte de liberté, un règlement dans lequel l'enseignement ne sera donné qu'à ceux qui le demanderont. Et la raison en est que cela se passe dans un pays où le premier article de la Constitution de Charles-Albert, qui n'a jamais été abrogée, déclare la religion catholique apostolique et romaine religion de l'État. L'État n'ose plus faire enseigner la religion qu'il déclare sienne. Et au point de vue objectif, c'est le plus grand défaut du projet gouvernemental, qui est à l'Italie ce que le traité de Westphalie a été pour toute l'Europe.

— Il y aurait bien des perles à cueillir dans cette discussion qui a été plus politique que religieuse ; on en est arrivé à citer le catéchisme de Pie X pour prouver qu'il n'était point d'ac-

cord avec la civilisation moderne. Et franchement la trouvaille n'est point extraordinaire : car la société moderne étant essentiellement laïque, s'écartant d'une façon voulue de l'Eglise dans ses maximes et leur application, il ne fallait pas être grand clerc pour s'apercevoir que le catéchisme ne lui allait plus. Mais la vraie question était de savoir s'il ne fallait pas plus tôt reconduire la société moderne dans les limites du catéchisme. Si vivre en-dehors des commandements de Dieu était une raison suffisante pour en obtenir l'abolition, il y a de belles années que le décalogue serait relégué dans les musées historiques.

— Que sortira-t-il de la discussion actuelle ? Malgré les efforts des sectes, je crois que pratiquement le résultat sera nul, et que nous n'aurons eu qu'une académie de plus.

DON ALESSANDRO.

LE CAREME A MONTREAL

LES journaux quotidiens publiant le texte même ou encore une analyse développée des sermons de carême qui se donnent dans nos grandes églises, il peut paraître inutile d'y revenir, d'une façon d'ailleurs nécessairement plus succincte, dans les pages de notre *Semaine religieuse*. Et pourtant nous donnerons encore cette année, chaque semaine, une étude analytique des sujets qu'on aura traités dans la chaire de la Cathédrale et dans celle de Notre-Dame. L'événement religieux que constitue dans nos principales églises la prédication quadragésimale est de ceux d'abord qui imposent qu'on s'y arrête, dans un périodique dont c'est la raison d'être d'enregistrer les diverses manifestations de la

vie et du mouvement de la pensée catholique, et puis, les volumineux journaux se conservent difficilement et beaucoup de nos lecteurs aiment sans doute à collectionner la série des sujets exposés dans nos sermons du carême.

I — A LA CATHÉDRALE, cinq prédicateurs, désignés par Mgr l'archevêque, doivent exposer tour à tour la doctrine de l'Église sur la foi. C'est M. le chanoine Jasmin, supérieur du séminaire de Sainte-Thérèse, qui a inauguré dimanche dernier, la « Station » ; il a traité de la *notion de la foi*. La foi, a-t-il dit, ne peut consister ni dans une simple confiance en la miséricorde divine et à la vertu illimitée des mérites du Christ, ni dans la religion naturelle de l'honnête homme, ni dans un système de convictions vagues et variables. La foi, c'est une vertu surnaturelle qui nous amène à croire comme vraies, avec le secours de la grâce, tout ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler, à cause de l'autorité même de Dieu. D'où vient la foi, quel est son objet et quel est le motif qui détermine son acte : en trois mots, c'est tout le discours du savant prédicateur. La foi au Christ est un fait incontestable. Un bon quart de l'humanité, et c'est la partie la plus civilisée et la plus morale, un bon quart de l'humanité, soit 400 millions d'hommes, croit au Christ, à sa loi, à sa vertu, à son éternité ; sur quoi ces hommes basent-ils leurs convictions ? « Alors on trouve que de Moïse à Jésus-Christ, pour ne pas parler des communications faites au berceau de l'humanité, l'histoire enregistre une longue série de prophètes qui enseignent des vérités admirables, se disant les messagers de Dieu et les apôtres d'une révélation divine, prouvant leur mission divine par des commandements dont l'observation est récompensée et le mépris infailliblement puni, par des prédictions qui s'accomplissent à la lettre après des siècles, par le témoignage péremptoire du miracle qui ne peut manquer de convaincre leurs contempo- »

rains. On trouve ensuite que Jésus-Christ confirme ces enseignements, transforme la loi ancienne donnée aux Juifs pour promulguer une loi nouvelle au monde entier, puis impose un terme à toute révélation future, affirmant sa propre divinité. Il faut donc être bien aveugle pour ne pas admettre le fait d'une révélation divine, bien imprudent pour ne pas rechercher ce qu'elle enseigne, bien insensé pour s'y soustraire quand on a eu le bonheur de la recevoir. L'objet de la foi, quel est-il ? Ce sont surtout les vérités surnaturelles, les mystères, qui sont l'objet de la foi. L'orateur explique qu'il y a des mystères partout autour de l'homme, comment répugner à croire qu'il y en a au-dessus de lui ? Que penser de l'architecte qui a conçu le monde, de l'ouvrier qui l'a exécuté, du législateur qui le gouverne ? Il y a donc des mystères possibles. Lesquels faut-ils croire ? Ceux que Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, sa science et sa sainteté le lui défendent — ceux que Dieu nous révèle. Et voici par conséquent le troisième point de l'exposé de la *notion de la foi* : la raison pour laquelle nous croyons et nous devons croire, le motif propre, l'objet formel de la foi, c'est l'autorité de Dieu qui révèle. Est-ce à dire que l'acte de foi se fasse naturellement, sans la grâce ? Non. Il faut *étudier* sans doute, mais il faut surtout *prier* pour arriver à la foi... et pour s'y maintenir. Le grand obstacle à la foi, c'est l'orgueil. « C'est sous le manteau de l'humilité qu'elle descend dans les âmes et produit la justification dont elle est le principe, la source et le fondement ».

II — A NOTRE DAME, M. le chanoine Daniel — de la cathédrale de Rennes, et de Saint-Malo, (France) — expose, dans sa première conférence, que *A l'homme il faut Dieu*. Après un exorde où il exprime sa très grande joie d'être venu, prêtre breton, prêcher le carême à Montréal, l'orateur énonce le sujet qu'il se propose de traiter dans la suite de ses conférences :

le problème du mal. Mais d'abord une question préliminaire est à résoudre : comment l'homme commet-il le mal, puisque de toutes les facultés de son âme il est religieux, c'est-à-dire éloigné du mal ? 1o Il est religieux par les besoins de son intelligence, qui réfléchit. Il a besoin de se rendre compte des choses d'en avoir le pourquoi. La science ne lui donne pas ce pourquoi des choses : elle ne lui donne que le comment. 2o Il est religieux par les besoins de son cœur. La vie présente est trop courte, trop douloureuse, trop injuste pour satisfaire les aspirations de ce cœur. Dès lors une autre vie est nécessaire. 3o Il est religieux par les besoins de sa volonté. Sans doute des hommes n'ont aucune foi et sont cependant honnêtes. Mais ce ne sont que des exceptions. La masse des hommes ne peut se contenter de motifs humains pour asseoir sa vie morale : elle a besoin de Dieu.

Ce trop pâle résumé, que nous croyons cependant fidèle, ne donne pas sans doute une juste idée de la manière si vivante et si entraînant, dont l'orateur de Notre-Dame procède dans ses développements. On nous saura gré de signaler par une citation le beau talent de ce fils de France qui, nous en sommes certain, sera goûté et fera du bien. On remarquera, si la phrase est riche et harmonieuse, qu'elle ne laisse pas d'être aussi pleine de science, de vérité et de religion. C'est la manière de M. l'abbé Vignot, qu'on n'a pas oublié à Montréal. Nous avons choisi notre extrait dans la troisième partie du discours, où il est question des besoins religieux de la *volonté* de l'homme :

« Et vous prétendriez que l'homme par ses forces naturelles, par la puissance de son tempérament, grâce à la seule piperie des mots de dignité, d'honnêteté, vous prétendriez que l'homme par la seule force de ces mots qui ne sont que des formules creuses et des échos sonores, vous prétendriez que

le premier homme venu peut résister au mal ? Quand les chrétiens, mes frères, avec le secours du bon Dieu, avec le secours incontestable et efficace et prodigieux que leur donnent la grâce divine et l'usage des sacrements ; quand les chrétiens ont tant de peine à se maintenir dans le bien, vous prétendez, vous, par vos seules forces naturelles, alors que tout vous porte au mal et vous excite à la passion, vous prétendez que vous maintiendrez intacts votre droiture et votre honnêteté ? Est-ce que c'est possible, mes frères, est-ce que c'est possible ? Comment appuieriez-vous votre loi morale. Sur quoi baseriez-vous votre conduite ? Quelle crainte auriez-vous, si vous n'avez pas la crainte de Dieu ? Et non pas, mes frères, d'un Dieu vague, d'un Dieu idéal, mais d'un Dieu qui soit vivant, d'un Dieu qui soit quelqu'un et non seulement quelque chose ! Sur quoi appuieriez-vous votre conduite morale ? Sur la force, sur la loi ? La force, la loi sont bien quelque chose, mes frères ; la force est le soldat de la loi, la loi est l'œil de la force, mais est-ce que la force et la loi sont bien quelque chose sur l'intérieur ? Est-ce que c'est cent mille baïonnettes qui pourraient m'empêcher de commettre des actes pervers ? Au moment où elles seront parties, est-ce que je ne me trouverai pas avec ma corruption ? Incontestablement non, cent mille baïonnettes ne pourraient empêcher un homme de commettre des actes mauvais, avec tous ses vices et ses penchants mauvais. Non, mes frères, la loi et la force peuvent quelque chose, mais pas grand chose. Et je dois le dire en passant, c'est la grande erreur de nos jacobins, c'est leur grande erreur à côté de bien d'autres de croire que l'on peut transformer le monde à coup de doctrine, à coup de lois. Non, la loi ne transforme rien ; la loi n'empêche que les actes extérieurs. Alors sur quoi appuieriez-vous votre moralité ? Sur l'opinion ! Sur l'opinion ? L'opinion, Pascal l'a dit, elle est la reine du monde. Mais qui croit encore à l'opinion publique, alors qu'il est assez facile, par toutes

sortes de moyens, de la tromper, de la berner. L'opinion la reine du monde ? Jolie reine en vérité ! Elle a une belle couronne sans doute ; c'est une reine pour rire. Messieurs, l'opinion ne peut pas servir de base à la morale, et, alors, quelle base prenez-vous, je vous le demande ? La dignité, l'intérêt, l'honneur ? Qu'est-ce que tout cela fait à la passion qui gronde ? Qu'est-ce que la dignité en balance avec le vice ? Qu'est-ce que l'honneur, qu'est-ce que la société, qu'est-ce que l'intérêt, qu'est-ce que la vie, en face d'une passion qui bouillonne dans les veines, qui vous coule de la flamme dans les veines ? »

Voilà des points d'interrogation qui sont vieux comme le monde, et qui, pourtant, sont toujours nouveaux et font toujours réfléchir. Or, à quoi doit tendre une prédication, si ce n'est à faire réfléchir ?

EN FRANCE

L'ŒUVRE DES PERSECUTEURS

TOUS les journaux qui ne sont pas foncièrement sectaires accueillent avec respect la démarche des nombreux pasteurs et notables protestants qui ont remis au Sénat français une pétition pour lui demander de ne pas accepter les graves violations d'essentiels principes contenues dans le projet de loi de spoliation des morts, spécialement dirigé contre les catholiques.

Beaucoup expriment l'espoir que le Sénat entendra cette protestation qui se joint à tant d'autres, et reculera devant les monstruosité juridiques qu'on lui propose.

Mais d'autre part, dans une allocution à son clergé, Son Eminence le cardinal Couillé, archevêque de Lyon, a dit :

“ Trop de catholiques sont disposés à croire que l'ennemi se fatigue de persécuter et que bientôt viendra le jour où, le programme des destructions étant rempli, nous obtiendrons la faveur de la paix. Cette opinion est malheureusement très répandue.

“ Hélas ! Il n'est point de pire illusion. Le combat appelle le combat. Depuis trente ans, nos adversaires remportent contre les catholiques victoire sur victoire. Comment peut-on penser que les ennemis de l'Église arrêteront leur marche triomphale en pleine période de succès ? La Franc-Maçonnerie n'arrêtera jamais spontanément ses entreprises. Chaque avantage qu'elle remporte, au lieu de calmer ses ambitions, l'excite à de nouvelles conquêtes. Il suffit de lire certaines feuilles sectaires pour prévoir dès maintenant les revendications qui seront formulées dans un avenir plus ou moins éloigné.

“ La Révolution interdira le baptême, le catéchisme, la confession et la première communion. L'Église n'aura — temporairement — le droit d'exercer son prosélytisme et sa tutelle que sur les citoyens majeurs. Les plus sévères lois pénales frapperont tout prêtre qui distribuera les sacrements aux “ Français mineurs ”. Quand les enfants nous auront été ainsi soustraits, la Révolution s'occupera des femmes ; les sophismes ne manqueront pas pour justifier cette sollicitude. *Et ce ne sera pas fini.*

“ Si nous voulons que la Révolution fasse trêve à son offensive, il faut qu'une attaque énergique, organisée par ses adversaires et par ses victimes, la dompte et la terrasse. N'attendons de nos ennemis ni résipiscence, ni capitulation. Plus nous nous soumettrons à leur tyrannie, plus nous les pousserons à de nouvelles exigences ”.

Prières des Quarante-Hours

VENDREDI,	20	MARS	— Saint-Denis.
DIMANCHE,	22	“	— Saint-Patrice.
MARDI	24	“	— Saint-Janvier.
JEUDI,	26	“	— Patronage d'Youville.

LA SAINT-THOMAS D'AQUIN

Au grand-séminaire

AUX temps glorieux où la scolastique — hélas ! aujourd'hui tant décriée — était à son âge d'or, les élèves des grandes écoles catholiques de philosophie ou de théologie connaissaient bien les *mercuriales* et les *sabbatines*, ainsi nommées du jour où elles avaient lieu, le *mercredi* ou le *samedi*, et qui consistaient en des discussions ou des soutenances qui se revenaient périodiquement sur les sujets des cours suivis en classe. Ces jours-là, les étudiants montaient à la tribune du maître, et, sous ses yeux, l'un attaquait et l'autre défendait telle ou telle thèse. Plus d'un futur docteur a ainsi débuté dans l'art d'exposer la vérité avec méthode et clarté, qui est devenu ensuite une lumière dans l'Église. Les tenants modernes de la méthode historique, de la critique et de l'hypercritique ont voulu changer tout cela. Pour plusieurs, mal leur en a pris. L'erreur des *Modernistes*, que Pie X dénonçait récemment avec tant de science et de vigueur, est venue de là en bonne partie. Les soutenances scolastiques vivent en effet d'arguments bâtis en *forme*. Cette forme, comme le latin et le grec des cours de lettres, peut paraître ennuyeuse et surannée à quelques-uns, qui peut-être lui nient sa valeur simplement parce qu'ils ne l'ont jamais comprise, mais elle reste une merveilleuse puissance de gymnastique intellectuelle, qui maintient dans la voie droite. Elle a pour elle, du reste, l'expérience des siècles. Et c'est bien déjà quelque chose.

* * *

Saint Thomas d'Aquin, on le sait, fut, parmi les princes de la scolastique chrétienne, incontestablement le plus grand. En ramenant vers ses méthodes l'effort intellectuel des généra-

tions contemporaines, Léon XIII, et après lui Pie X, ont donné aux élèves des universités catholiques de nos jours la plus utile et la plus féconde des leçons pratiques.

Il est donc bien naturel de chômer la « Saint-Thomas » par une *sabbatine*, et cela convenait d'autant mieux, cette année, que le 7 mars tombait précisément un samedi. Après avoir assisté pieusement, dans leur magnifique chapelle, à une messe solennelle, chantée par un de leurs directeurs, nos jeunes amis du grand-séminaire de la Montagne, les élèves de théologie donnaient, samedi dernier, une *sabbatine* à laquelle Mgr l'archevêque a présidé d'une façon très active, en prenant part lui-même aux discussions des jeunes savants. Nous en voulons parler dans ces pages, moins peut-être pour perpétuer la mémoire du fait, que pour évoquer, chez beaucoup de nos lecteurs sans doute, des souvenirs qu'on ne remue jamais sans émotion.

La « salle des exercices » du grand-séminaire, qui servit, plusieurs mois, de chapelle temporaire, et où ont eu lieu quelques unes de nos retraites annuelles du clergé, avait revêtu pour la circonstance certain apparât. La statue de saint Thomas — l'ancienne statue d'il y a vingt ans ! — avait été entourée de pots de fleurs, et deux candélabres portant des cierges allumés, comme deux traînées lumineuses, invitaient nos yeux à monter jusqu'à la figure toute rayonnante, semblait-il, de celui qui s'appelle si joliment *l'Ange de l'Ecole*.

Sous la présidence de Monseigneur donc, et nos Messieurs formant couronne autour de Sa Grandeur, dont le siège était placé au pied même de la statue illuminée, dans deux *chaires* qui se regardent, et bien en vue de tous leurs confrères, les quelque trois cents étudiants du grand-séminaire, deux élèves sont d'abord montés, et les voilà partis, la lutte est engagée, il y a soutenance : ainsi faisait-on, il y a cinq ou six cents ans !
Contra thesim a te positam, sic arguo... Atqui... Ergo !

Il s'agit d'abord de la preuve de la vérité de la religion tirée du *témoignage des martyrs*. Bien entendu, il est question du martyr authentique, déterminé, qui nécessite l'intervention de Dieu. Comment expliquer que des milliers et des milliers de chrétiens, de tout âge et de toute condition, se soient ainsi laissés égorger avec joie, et cela trois siècles durant, sans l'intervention de Dieu ? Or Dieu aurait-il soutenu l'imposture ? Et le jeune théologien défilait sa thèse avec aisance. Soudain, voici que Monseigneur l'arrête : « Mon ami, l'homicide est illicite, or le martyr est un homicide, il ne saurait rien prouver en faveur d'une doctrine ? » Et l'autre de *distinguer* entre celui qui fait l'homicide et celui qui le subit, entre la mort désirée sans but supérieur et celle qui est supportée pour l'amour de Dieu. Bientôt c'est le confrère, chargé d'objecter, qui demande une preuve *claire* et ne la trouve pas dans le témoignage des martyrs, qui exige qu'au moins elle soit *implicitement* plus claire... Mais, nous ne pouvons suivre les argumentateurs dans le détail de leur savante joute.

Ni eux, ni ceux qui montèrent aux tribunes après eux, pour nous démontrer que le *suicide est un mal*. Et ce fut pourtant une jolie partie que celle-ci ! Les objections étaient serrées et la riposte ne tardait pas. « Alors, on ne peut pas jeûner, se mortifier, puisque c'est une mort lente qu'on se donne ? » — « Oh ! pas toujours, c'est dans les monastères où ces pratiques sont en honneur qu'on vit le plus longtemps ! » — « C'est la nature souvent qui pousse certaines personnes à se donner la mort ? » — « La nature viciée, pas l'autre. » — « Mais le suicide tend à un moindre mal ? » — « C'est à un mal quand même, intrinsèquement mal, qu'on ne peut jamais vouloir positivement. » — « Dans un cas spécial, un condamné à mort peut-il exécuter lui-même la sentence du juge, sur l'ordre de celui-ci ? » — « La justice suppose une *relatio ad alterum*. » Et les objections et les réponses s'entremêlaient ainsi sans hésitation, nettes, claires, précises. C'était vraiment intéressant.

Après un repos d'un quart d'heure, et une sortie vers les vastes corridors, nous revenons en classe et la séance se continue. Une dissertation, d'abord, documentée et bien écrite sur *la sainteté chez les Juifs contemporains de Notre-Seigneur*, une autre soutenance *in forma* sur *la nécessité vel in re vel in voto du sacrement de pénitence*, et enfin une étude d'*histoire ecclésiastique* portant sur *le catholicisme et le protestantisme en rapport avec la prospérité des nations*, et les heures passent sans qu'on s'en doute !

Les dissertations sont soignée, l'une est donnée en français, l'autre en anglais. Les jeunes auteurs obtiennent un réel succès.

L'argumentation cette fois est soutenue par des élèves de dernière année, des *seniors*, et on l'aperçoit très vite au calme, à la tranquillité et à l'aisance des débats. C'est une belle joute, qui suppose des études sérieuses. Elle fait honneur aux discutants et à leurs savants professeurs.

* * *

Mgr l'archevêque offre ses félicitations aux chers séminaristes, à ceux qui ont figuré à la tribune et à ceux, nombreux sans doute, qui l'auraient pu. « Vous fêtez dignement, mes chers amis, leur dit-il, le patron des écoles catholiques. Saint Thomas fut un grand saint et un grand savant. Ce matin, à la messe et dans la communion, vous présentiez vos hommages au saint, votre patron. Dans ces joutes intéressantes vous venez d'honorer le savant, votre maître. Vous avez argumenté, comme on le faisait exactement il y a cinq ou six cents ans L'Église est traditionaliste. C'est sa grande force. Elle n'ignore pas le progrès. Mais elle exige qu'il fasse ses preuves, et ne nous paie pas de mots. Sous la garde de l'Église, allez de l'avant ; continuez, vous êtes en bonne voie. Vous faites ici provision de connaissances et de forces intellectuelles. Vous en aurez besoin. Les populations fidèles, avec confiance,

écouteront votre parole. Elles savent que les lèvres du prêtre gardent la science. Mais il en est qui sont inquiets, qui doutent, que vous devrez éclairer par une science plus éprouvée. Même dans les milieux croyants, il passe de nos jours un vent de *subjectivisme* qui courbe bien des têtes. On veut tout juger par soi-même, comme si la raison était le seul guide, alors que ses puissances sont si limitées. D'autres, autour de nous, croient au Christ et se disent chrétiens ; mais ils croient à un Christ vague, imprécis, dont la doctrine est insaisissable et livrée aux caprices de la libre interprétation des individus. C'est l'Église, de nos jours, qu'il faut bien connaître et bien faire connaître. Il ne suffit pas de *savoir* les livres de l'école, il faut se les *assimiler*, les *vivre*, afin d'en *vivre* et aussi d'en *faire vivre*. Or, en tout cela et pour tout cela, quel maître que Thomas d'Aquin ! Il y a toujours à apprendre avec lui et ce n'est jamais fini. Monseigneur a connu des prêtres qui s'imposaient la tâche de lire, chaque jour, au moins un article de la *Somme*, et, ajoute-t-il, pendant que son regard cherche à ses côtés le vénéré supérieur de Saint-Sulpice, M. Lecog, « cela ne leur a pas nui et aux autres non plus. »

Déjà la *sabbatine* est finie. Nous allons dîner !

Cette fête de saint Thomas, tout intellectuelle et pourtant si vivante, nous laisse dans l'âme de réconfortants souvenirs. Les jeunes gens que nous avons entendus seront pour l'Église, en notre pays, de bonnes recrues : nous en éprouvons un sentiment de joyeuse confiance. Leurs maîtres continuent avec honneur les traditions sulpiciennes de science et de méthode, que tant de générations studieuses ont connues au grand séminaire de la Montagne : nous en ressentons le besoin de leur exprimer à nouveau notre gratitude et notre vénération.